

# JOURNAL DE ROUBAIX

## POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

### ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.  
 Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date

ABONNEMENT :  
 Pour Roubaix, 25 francs par an.  
 Pour six mois, 14 »  
 Pour trois mois, 7 50 »

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C<sup>ie</sup>, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

Roubaix, 12 janvier 1865.

### BULLETIN.

Les bruits de désarmement prennent de la consistance dans le monde financier et politique. On se rappelle qu'en annonçant l'envoi au Conseil d'Etat du projet de loi sur le budget extraordinaire, le *Moniteur* a déclaré que l'exercice de 1865 se réglait par un excédant assez considérable de recettes, et qu'il n'y aurait lieu par conséquent, à aucune ressource extraordinaire pour l'exercice de 1866. On assure que cette situation favorable du Trésor sera due à des diminutions importantes dans les budgets de la marine et de la guerre.

D'autre part, on écrit de Toulon Une dépêche ministérielle ordonne le désarmement immédiat d'un certain nombre de navires. Cette mesure, prise dans l'intérêt de l'économie, atteindrait, dit-on, seize bâtiments de tous rangs dans les ports de l'Empire.

Il importait de remarquer qu'il s'agit ici du congédiement temporaire des équipages et non de la réduction de crédits affectés à la construction, à la transformation ou à l'entretien de notre marine militaire.

Jusqu'à ce jour, dix membres de l'épiscopat français ont écrit, dit-on, à M. le garde des sceaux pour exprimer le regret de l'interdiction d'introduire dans la prédication ecclésiastique, l'encyclique du 8 décembre.

Ainsi qu'on pouvait le prévoir, la résolution prise par le gouvernement de la reine Isabelle d'abandonner St. Domingue est très diversement appréciée dans l'opinion publique. Nous en voyons une preuve dans les attaques que plusieurs sénateurs viennent de diriger contre le ministre Narvaez. Il n'est pas impossible que la majorité parlementaire n'adhère dans le sens de cette

appréciation opposante. La situation du maréchal et de ses collègues deviendrait alors très difficile.

Des avis de New-York du 31 décembre portent que les troupes de Butler sont rentrées au fort Monroe, parce qu'elles ont rouvé le fort Fisher trop bien défendu pour pouvoir être pris. La perte de Butler s'élève à 1470 hommes.

Bragg mande que les fédéraux ont été repoussés de la manière la plus complète et que le fort n'a nullement souffert de leur feu.

Une lettre de Londres mentionne de nouveau le bruit d'une entente des cabinets anglais et français pour une médiation entre les Etats du Nord et du Sud de l'Amérique.

J. REBOUX.

#### On lit dans le *Moniteur* :

Mgr. de Dreux-Brézé, évêque de Moulins, a cru pouvoir, dimanche dernier 8 janvier, dans la chaire de la cathédrale donner lecture de l'encyclique du 8 décembre 1864, même dans les parties dont la réception et la publication n'ont pas été autorisées.

Sur un rapport soumis à l'Empereur par M. le garde des sceaux, ministre de la justice et des cultes, rapport approuvé par Sa Majesté, un recours comme d'abus a été exercé contre Mgr. l'évêque de Moulins devant le conseil d'Etat.

Les journaux ont reproduit de diverses manières les paroles adressées par le Saint-Père aux officiers de la division française, le 1<sup>er</sup> janvier 1865. Nous donnons le texte de cette allocution, tel qu'il a été transmis à S. Exc. le ministre de la guerre par le général de Montebello :

« Voici quinze ans que chaque année, à pareil jour, je reçois avec bonheur l'expression des vœux et du dévouement de l'armée française.

« Il y a quinze ans, un officier supérieur de cette armée, aujourd'hui maréchal de France, venait m'apporter à Gaète les

clefs de la ville de Rome. Quelques mois plus tard, un autre officier, un général devenu, lui aussi, maréchal de France, me ramenait au Vatican. Depuis lors, les divers généraux qui se sont succédés dans le commandement de cette armée, m'ont tous exprimés en pareille circonstance, les mêmes sentiments, et je suis heureux de les entendre encore sortir de votre bouche, monsieur le général.

« Je prie Dieu pour qu'il daigne éclairer le Souverain qui préside aux destinées de la France, et pour qu'au milieu des difficultés qui l'entourent, il inspire de sages résolutions, *judicium et justitia*...

« Puissent les lumières de l'Esprit Saint descendre aussi sur les autres souverains de l'Europe et diriger leur conduite, *judicium et justitia*...

« Je n'oublierai jamais ce qu'a fait pour moi pendant ces quinze années le chef de votre grande et généreuse nation, et je lui en conserve une sincère gratitude. Je prie Dieu pour le rétablissement de la santé de l'Impératrice, et je La bénis, ainsi que l'Empereur, le Prince Impérial, l'armée et la nation française.

« Recevez aussi ma bénédiction, monsieur le général et vous tous, messieurs, pour vous et pour vos familles. »

#### On lit dans le *Moniteur* :

Des bruits, dont il a été impossible de constater l'origine, se sont répandus d'abord en Belgique, puis en France, sur la perte, dans les parages de l'île Ténéritte, du paquebot le *Tampico*, parti de Saint-Nazaire pour le Mexique, le 17 Décembre avec de nombreux passagers.

Nous sommes en mesure d'affirmer que depuis le départ du paquebot, qui a été suivi du temps le plus favorable pendant plusieurs jours, aucune nouvelle le concernant n'est parvenue à la compagnie générale transatlantique, et que la route qu'on lui fait suivre, en allant, l'échouer à Ténéritte, l'écarte de quatre cents lieues de sa route naturelle.

Tout porte à penser, au contraire, que le *Tampico* a suivi heureusement son voyage, comme tous les précédents de la ligne du Mexique, et que les nouvelles de son escale à la Martinique le 1<sup>er</sup> ou le 2 janvier seront apportées en France par le bateau du *Royal Mail*, attendu le 28 ou le 29 courant à Southampton.

#### On écrit de Berlin, 9 Janvier :

« Le bruit court que le gouvernement autrichien a confidentiellement demandé à notre cabinet quelle était l'attitude qu'il se proposait de prendre à l'égard de l'Encyclique. M. de Bismark a répondu d'une manière évasive contrairement à ce qu'auraient désiré le parti fédéral et quelques-uns de ses collègues, qui, quoique protestants, se prononcent hautement pour la papauté et pour le maintien de son pouvoir temporel.

« Ils soutiennent que le pouvoir temporel est une puissance digne contre la révolution qu'il faut qu'elle soit soutenue par toutes les puissances conservatrices. Ils sont d'avis que l'acquisition de Rome par l'Italie serait une première étape vers l'occupation de Venise par cette puissance, conséquemment ils pensent que la Prusse doit s'allier à l'Autriche dans cette question et se faire payer ce service par des concessions dans la questions des duchés. »

#### On écrit de Londres à l'Agence Havas :

On parle d'un voyage que Garibaldi ferait au printemps à Liverpool. Ce voyage serait entrepris à l'instigation de Mazzini; il ne fera ni bien ni mal. Le peuple saluera Garibaldi comme il le salue Tom-Pouce, mais l'Angleterre n'épousera en aucune façon la cause de Mazzini, c'est-à-dire de l'anarchie. Garibaldi n'est qu'un instrument peu dangereux.

#### On écrit de Newyork, le 27 décembre, au *Moniteur* :

« La ville de Savannah a été évacuée, le 24 de ce mois, par le général Hardee, qui, ne pouvant songer à défendre la place sans s'exposer à tomber avec toute son armée, au pouvoir des fédéraux, s'est retiré dans la nuit avec les 15,000 hommes qu'il commandait, après avoir détruit la plupart des armements de la ville et du port. Il paraît qu'il s'est dirigé vers Charleston; et l'on présume qu'il se portera au secours de Wilmington, que menace la flotte de l'Amiral Porter. Le bruit de la prise du fort Fisher, qui défend l'entrée de la rivière du cap Fear, s'est répandu, ici hier, et s'il était vrai qu'il eût été emporté d'assaut par les troupes de débarquement du général Butler, ce serait un

échec assez sérieux pour le général Bragg, à l'expérience duquel la défense de Wilmington est confiée. Ce général est placé sous les ordres du général Beauregard, qui à la direction suprême de toutes les armées concentrées en Géorgie, dans les deux Carolines, l'Alabama, le Mississippi et le Tennessee...

« Les rigueurs de la saison d'hiver, qui est exceptionnellement froide et rude, ne ralentissent nulle part les opérations des belligérants, de tous côtés, de nouveaux efforts se préparent soit pour l'attaque, soit pour la résistance. »

### Moniteur du 10 janvier

#### RAPPORT A L'EMPEREUR.

SIRE,

Votre Majesté a reçu diverses pétitions à l'occasion de l'élévation du taux de l'intérêt, qui s'est produite en France au même temps que dans le reste de l'Europe, et qui s'est maintenue pendant près de quinze mois.

(Le *Moniteur* reproduit ici la pétition signée par les négociants de Paris et dont nos lecteurs ont déjà eu connaissance. — Le rapport constate qu'une pétition analogue a été signée à Lyon.)

Votre Majesté a reçu également du Conseil de régence de la Banque de France une supplique ainsi conçue :

SIRE,

Depuis la lutte engagée à l'occasion de la Banque de Savoie, et dans laquelle nous avons dû résister à des sollicitations d'intérêt privé, en invoquant la garantie des lois et le respect des contrats, la Banque de France est l'objet des plus vives attaques.

On l'accuse de routine, d'impéritie et de cupidité. On la dénonce comme la cause de toutes les crises commerciales, et l'ennemie obstinée des développements du crédit. On lui reproche de repousser le moyen, si facile dit-on, d'escompter toujours à bon marché, quel que soit le prix des capitaux, quelle que soit la situation des affaires. Enfin, on demande au pays de prononcer la peine de la déchéance contre cette institution caduque et égoïste, ou au moins de lui faire expier ses fautes en créant à côté d'elle un établissement rival, une seconde Banque d'émission.

Mais plusieurs commerçants ont jugé convenable d'intervenir au débat et d'adresser une pétition à Votre Majesté, sollicitant une enquête, afin de rechercher les moyens de remédier au mal dont souffre

### FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 13 JANVIER 1865

N° 4

## RAYMOND D'ARMENTIÈRES,

PAR LA VICOMTESSE DE LERCHEY.

### CHAPITRE III. (Suite)

D'autre part, grâce à la vieille amitié de Raymond pour lui, à celle de Blanche et du comte pour sa femme, les familles d'Armentières et de Vignolle l'avaient chargé de leurs affaires. Tout cela le posait et lui rapportait à la fois honneur et profit. Du feste, c'était justice. Caractère consciencieux, intelligence vaste et brillante, nature énergique et laborieuse, il avait été mûr de bonne heure, et la place distinguée qu'il occupait, avant l'âge de 30 ans, dans le jeune barreau de Paris, n'était certes pas usurpée.

Nous feront bientôt sa connaissance. Pour le moment, allons écouter l'entretien des deux amies dans le petit salon vert.

Ma première visite est pour toi, disait Blanche; nous ne sommes arrivés que d'hier soir, et je n'ai encore vu personne. Pas même M. d'Armentières ?

— Eh ! mais le duc, bien entendu.

— Non; il paraît qu'on ne le présente ce soir. Pourquoi cette formalité ? On suppose que...

pose sans doute que nous ne nous connaissons plus. Au fait, ajouta-t-elle en rougissant, il peut bien, lui, avoir oublié sa petite cousine.

— Et s'il se la rappelle, comme c'est probable, dit gaiement Amélie, il la cherchera en vain dans Mlle Blanche de Vignolle. Tu as changé depuis cinq ans au point de n'être plus reconnaissable.

— Vrai ? J'ai changé ?... A mon avantage ?... Oh ! j'ai peur qu'il me trouve bien laide et bien insignifiante. Il a dû voir en Italie de si belles brunes ! Et moi, je ne suis qu'une pauvre petite blonde sans le moindre éclat. Si encore je te ressemblais, Amélie !

— Parce que j'ai les cheveux noirs ? s'écria Mme Charlet en riant. Allons donc, enfant, ta figure vaut cent fois la mienne. Blanche n'écouait pas; elle était devenue rêveuse, et ses yeux avaient depuis un instant leur azur le plus profond.

« Il ne sera guère changé, sans doute, lui ! reprit-elle bientôt. Quand il nous a quittés, c'était déjà un homme... Vingt-trois ans !... Te souviens-tu de sa figure, Amélie ? Pas si bien que moi, j'en suis sûre. Je le vois toujours tel qu'il était au départ, quand il prenait congé de sa mère avec tant d'émotion. On prétend qu'il n'est pas beau, que son frère le marquis est beaucoup mieux de visage. Eh bien, moi — je n'ose dire cela qu'à toi seule, puisque personne n'est de mon avis — je n'aime pas du tout la beauté efféminée de mon cousin Octave, et je trouve à mon cousin Raymond une tête... superbe.

— Tu as raison; les traits ne sont rien, la physionomie est tout; et le duc porte sur son front le cachet d'une haute intelligence et d'un grand caractère. Seulement je m'étonne que tu aies pu, à treize ans,

être frappée de tout cela.

— Je n'en avais pas conscience alors; mais, depuis qu'il est question de son retour et de notre mariage, j'ai souvent son image présente à l'esprit, et je pourrais, je crois, faire son portrait de souvenir, si je dessinais autre chose que des fleurs et des arbres. Chacun de ses traits est gravé là... »

Et Blanche portait à son front le bout de ses doigts effilés, Amélie l'interrompit, et lui posant une main sur le cœur :

« Ou ici ! » dit-elle avec un sourire. Puis, d'une voix un peu inquiète, elle ajouta, en regardant son amie qui rougissait : « Prends garde, jeune enthousiaste. Tu t'exaltes dans ton amour sans savoir si l'homme à qui tu l'as voué te rendra le sien dans la même mesure.

— Amélie, tu m'effraies. Que veux-tu dire ? Crois-tu que Raymond ne m'aimera point ? As-tu des motifs de le croire ?

— Aucun, je le jure. Calme-toi donc, follette : te voilà toute pâle ! Peut-on être impressionnable à ce point-là !

— Je t'en supplie, ne me cache rien. Raymond aurait-il écrit à M. Charlet ?

— Pas une seule fois depuis qu'il est question de son retour. Et, dans ses lettres précédentes, il n'a jamais — que je sache — dit un mot de toi ni des projets de vos parents.

— Alors que signifient tes paroles de tout à l'heure ?

— Mon Dieu, rien; je les ai prononcées au hasard, sous l'empire d'une crainte vague et probablement très-mal fondée. Parlons d'autre chose. Qui as-tu vu à Vignolle cette été ?

— A part ma tante d'Armentières et cousin Octave, à peu près personne. Mais permet-moi encore une seule, une dernière

question, et réponds-moi franchement. Aurais-tu appris par quelque voie indirecte que Raymond... ait rencontré... à Rome... ou ailleurs... »

— La splendide beauté qui doit faire concurrence dans son cœur à l'insignifiante petite blonde ?... Mais écoute; on marche dans la salle à manger.

En effet, un pas léger, quoique ferme, se faisait entendre dans cette pièce, contiguë au salon. Aussitôt on frappa; puis, avant même qu'Amélie eût pu dire : « Entrez ! » la porte s'ouvrit, et nos deux amies restèrent muettes de saisissement en voyant paraître, comme si leurs derniers mots l'eussent évoqué, la splendide beauté dont Amélie venait de parler en badinant.

C'était Clotilde Erneville. Resplendissante de toilette, le front haut, l'œil rayonnant, la bouche souriante, elle entra, un petit album à la main, avec la familière aisance d'une personne qui vient souvent et se sait la bienvenue. Mais voyant que Mme Charlet n'était pas seule, elle fronça légèrement ses fiers sourcils.

« Est-ce que je vous dérange ? dit-elle, saluant à peine Blanche et tendant sa main à Amélie, qui s'était avancé au-devant d'elle. Vous semblez stupéfaites, ma chère Mme Charlet !

— Je ne suis qu'un peu surprise, répondit gracieusement Amélie, déjà revenue de sa première émotion. Je vous croyais encore aux eaux.

— Nous sommes de retour depuis avant-hier, et je vous apporte, ma chère maîtresse, quelques ébauches que j'ai faites d'après nature dans ce pays-là.

— A la bonne heure ! Tout le monde nous revient en même temps. Permettez,

mademoiselle, que je vous présente mon amie, Blanche de Vignolle. — Et toi, Blanche, tu as deviné sans doute Mlle Erneville, l'excellente élève dont je t'ai parlé tant de fois.

— Et dont tu m'as montré quelques dessins si jolis, dit Blanche, surmontant — par un effort qui fit affluer tout son sang à ses joues — sa timidité naturelle et le serrement de cœur qu'elle éprouvait depuis l'entrée de Clotilde. Oh ! mademoiselle, si vous saviez combien j'ai parfois envie votre talent !

Le nom de Blanche de Vignolle avait produit sur Mlle Erneville presque autant d'effet que son apparition, à elle, venait d'en produire sur Blanche. Mais l'émotion de Clotilde était surtout de la curiosité. Son œil se fixait sur son innocente rivale avec une expression qu'Amélie, étonnée, trouva presque malveillante. Blanche, sous ce regard, baissait les siens et se sentait mal à l'aise. La voyant rougir et attendant cette voix douce et faible, la belle Clotilde réfléchit sans doute qu'elle n'avait rien à craindre de cette enfant, et, revenue généreuse par la certitude de ses avantages, elle fut prise de compassion et d'une sorte d'affectueux intérêt pour cette créature inoffensive. — Car c'était ainsi qu'elle la jugeait dans l'orgueil de son triomphe.

Parlez du talent de Mlle Charlet, répondit-elle gentiment. Je ne suis, moi, qu'une débutante. — Voici mes vues du Mont-Dore, ajouta-t-elle en présentant son album à Amélie.

— Vous arrivez du Mont-Dore ? demanda vivement Blanche. Puis elle rougit de nouveau, confuse du sentiment qui lui avait dicté cette question.

Amélie s'en aperçut, sourit, et devinant que Blanche, si elle l'eût osé, en aurait